

**MON PAYS
IMAGINAIRE**

Patrizio GUZMAN



Le Cinémateur
un regard sur le monde

ECRAN TOTAL

15 au 28 FEVRIER 2023



MON PAYS IMAGINAIRE - Pyramide distribution

« Octobre 2019, une révolution inattendue, une explosion sociale. Un million et demi de personnes ont manifesté dans les rues de Santiago pour plus de démocratie, une vie plus digne, une meilleure éducation, un meilleur système de santé et une nouvelle Constitution. Le Chili avait retrouvé sa mémoire. L'événement que j'attendais depuis mes luttes étudiantes de 1973 se concrétisait enfin. » Patricio Guzmán

En 2019, alors que le Chili connaît une période d'agitation et que la population proteste contre une politique sociale inique et contre les remises en cause de la démocratie par le gouvernement de Sebastian Piñera, le cinéaste empoigne sa caméra et descend dans la rue pour tourner un documentaire intitulé *Mon pays imaginaire*, un titre en forme de paradoxe tant chaque tant chaque image de ce film renvoie à la réalité brute ; Objectif de l'infatigable Patricio Guzmán : raconter un nouvel épisode de l'histoire chilienne qui est en quelque sorte en train de s'écrire. Le documentariste s'en explique dans ses notes d'intentions. *« Comment était-ce possible que tout un peuple se réveille quarante-sept ans après le coup d'État de Pinochet dans ce qu'on appelle un éclatement social, une grande rébellion ou même une révolution ? Pour moi, c'était un mystère. Alors, j'ai enquêté sur ce mystère, j'ai filmé son effet sur l'ambiance, sur l'air, sur les émotions et les sentiments des gens de mon pays. »*

Répression aveugle. Sur les avenues de Santiago où ont lieu des rassemblements monstres (un million et demi de manifestants en octobre 2019), Guzmán prend le pouls d'une révolte qui, comme dans tant d'autres pays, prend des formes inédites et ne s'appuie pas sur les forces et partis politique traditionnels. Dans ses commentaires en voix off, le cinéaste ne fait pas mystère de sa profonde sympathie pour ce mouvement qui lui rappelle ses jeunes années militantes. *« L'une des choses qui m'a le plus marqué pendant ce tournage, a été de réentendre les slogans de l'Unité populaire d'Allende, c'est-à-dire d'écouter la même "bande-son" qu'il y a cinquante ans, raconte Patricio Guzmán. C'était très surprenant et très émouvant. »*

Des échos historiques, mais pas seulement... Patricio Guzmán, au plus près des manifestants en colère qui témoignent dans son film, souligne les singularités de ce mouvement, notamment en ce qui concerne la place prépondérante occupée par les jeunes filles et, corrélat, par les revendications féministes qui s'expriment dans les cortèges. En parallèle, le cinéaste filme la violence extrême « accompagnant » certaines manifestations et une répression aveugle qui rappelle les années noires du règne de Pinochet. Le mouvement de 2019 ne restera pas sans suite. Il aboutira à un changement de Constitution et à l'avènement d'un nouveau président, élu en décembre 2021 avec 56 % des voix : Gabriel Boric, 35 ans, un ancien leader étudiant devenu l'incarnation des espoirs des forces progressistes chiliennes. Patricio Guzmán clôt son documentaire à la fois offensif et concis (le film dure 1h22) avec des images de ce nouveau président qui, espère-t-il avec beaucoup d'autres, permettra à son

pays de s'éloigner encore un peu plus du traumatisme des années de dictature et de connaître des lendemains plus justes. *Olivier De Bruyn*. MARIANNE

Le 4 septembre dernier, le rejet par référendum d'une nouvelle Constitution pour le Chili a marqué un coup d'arrêt dans le processus de révolution sociale du pays, débuté il y a de cela trois ans, en octobre 2019, par des manifestations gigantesques, constituées de plus d'un million de personnes. Initié à la suite d'une hausse du prix du ticket de métro, ce soulèvement populaire sans précédent a ensuite pris davantage d'ampleur pour aboutir à une revendication majeure : l'abandon de la Constitution rédigée en 1980 sous la dictature de Pinochet et la convocation d'une assemblée constituante chargée d'en construire une nouvelle. En octobre 2020, un premier référendum a entériné la volonté de la population d'en finir avec ce mode d'organisation politique héritée du régime militaire, et surtout, de rompre avec le modèle néolibéral qu'il sous-tend, responsable des nombreuses inégalités qui gangrènent la nation. Près de deux ans plus tard, le rejet d'une nouvelle Constitution, pensée pour garantir l'accès

au logement, à l'éducation, à la santé, l'égalité entre les hommes et les femmes, le respect de l'environnement et la reconnaissance des peuples indigènes, laisse le processus de transformation politique dans une incertitude qui ne pourra s'éclaircir que dans les mois à venir. C'est sur cet épisode historique inachevé que revient Patricio Guzman avec son nouveau documentaire, *Mon pays imaginaire*, plus de cinquante ans après le début de sa carrière, aux premières heures du mandat de Salvador Allende. D'ordinaire consacrée à l'élaboration et à la préservation d'une mémoire historique, notamment celle de la dictature, son œuvre se conjugue aujourd'hui au présent afin de prendre le pouls de la population chilienne, de son vécu comme de ses aspirations. Ce faisant, il parvient à rendre compte, avec ce mélange de lucidité et de délicatesse qui est le sien, du mouvement social historique qui anime son pays, ajoutant ainsi un nouvel édifice à son immense filmographie.



En ouvrant son film par les anciennes roches de la Cordillère des Andes devenues des pavés utilisés par les manifestants, le réalisateur reprend dès l'introduction son habituelle dialectique entre temps immémoriaux et histoire politique contemporaine, visant à révéler la continuité qui les lie.

Dans son cinéma, les événements les plus récents dialoguent et se superposent aux époques les plus lointaines dans chaque parcelle du territoire chilien qui s'en fait l'écho. Le documentariste semble alors s'inscrire dans la lignée de sa fameuse trilogie des années 2010 – *Nostalgie de la lumière* (2010), *Le Bouton de Nacre* (2015) et *La Cordillère des songes* (2019) – d'autant plus qu'en filmant ces pierres en gros plan, il établit un lien avec ce dernier opus, consacré à cette célèbre chaîne de montagnes. Mais il s'agit en réalité de revenir sur cette forme passée pour mieux marquer sa rupture avec elle : ici il ne s'agit plus tant de faire œuvre de mémoire que d'établir la radiographie d'un soulèvement historique et des individus qui en sont les auteurs.



Finie l'entreprise archéologique, place à l'auscultation du temps présent. À quatre-vingts ans, le cinéaste retourne filmer dans la rue, se positionnant au cœur du conflit pour enregistrer les différentes formes de manifestations, qui deviennent ici les principaux événements du récit. De ces mouvements de protestations, Guzman extrait à chaque fois un personnage-témoin sur lequel il s'attarde le temps d'une séquence. Il s'agit toujours de femmes car il s'agit ici de souligner le caractère féministe de cette révolte, ce que vient souligner leurs discours qui se complètent dans un ensemble cohérent. Lors de ces entretiens, Guzman utilise toute sa science de metteur en scène en accordant toute son importance à un objet, à un détail, qui dévoilent, avec davantage de portée que les mots, l'histoire de ces protagonistes. Une fleur, une cagoule, l'attirail d'un ambulancier, un échiquier ou encore un œil mutilé sont autant d'éléments signifiants sur lesquels s'arrête l'appareil pour donner plus de relief à l'expérience de ces individus, aux raisons de leur combat. Le procédé rappelle celui à l'œuvre dans *Le Cas Pinochet* (2001) qui reposait en grande partie sur le récit face caméra des femmes victimes de la dictature avec leur part d'anecdotes et de gestes faussement anodins. Dans les deux cas, le cinéaste s'efface devant le sujet filmé pour lui redonner toute la dignité et l'écoute dont il a été privé.

Cet ancrage de la narration autour de ces deux actions principales – les manifestations et les témoignages – n'est pas sans limites et le film ne renoue pas avec la profondeur au souffle poétique des trois opus précédents. Mais qu'importe puisque l'enjeu est ailleurs, d'autant que cette évolution signale la capacité du documentariste à se renouveler. En témoigne son utilisation des drones, qui offrent plusieurs images saisissantes des rues de Santiago et des cortèges gigantesques qui les remplissent. Loin d'être une simple coquetterie, ces plans permettent de figurer la fracture

propre au Chili entre un peuple affichant par sa réunion son désir de changements sociaux, et un pouvoir économique indifférent au sort des citoyens, incarné par ces grands buildings grisâtres et atones, visages du néolibéralisme dans tout ce qu'il a de plus déshumanisant. Une même vue aérienne se retrouve dans la dernière séquence pour dévoiler la foule immense venue écouter le discours de Gabriel Boric, le jeune président de trente-cinq nouvellement élu, faisant ainsi écho aux images d'archives de Salvador Allende visibles dans la scène d'ouverture. En les plaçant aux deux extrémités de la narration, l'écriture dresse un parallèle entre ces deux chefs d'Etat porteurs d'un profond espoir, tout en rappelant l'incertitude qui règne pour les temps à venir. Si le souvenir d'Allende apparaît comme toujours comme une douce nostalgie, de celle qui console avec mélancolie, Guzman tente cette fois-ci de le conjuguer au futur, de le transformer en une perspective d'avenir.

Notons pour finir que l'on retrouve avec bonheur la voix off si singulière du réalisateur, avec son timbre grave et son tempo d'une élégante lenteur. À travers ses mots, se dessine en creux le portrait d'un artiste qui regarde ce mouvement social avec un mélange d'espoir, d'étonnement et de prudence, se reprenant à rêver tout en sachant par expérience que les promesses d'un monde meilleur sont bien souvent effacées par les forces les plus réactionnaires. En attendant que tout ceci devienne un jour réalité, il reste à l'artiste, et à ses spectateurs, l'un des plus beaux pays imaginaires qui soient : son cinéma. *Hugo Jordan, Cultureaupoing.com*

Le tournage :

Au début des manifestations, Patricio Guzmán n'était pas sur place puis le Covid l'a empêché de voyager. Mais beaucoup de ses amis chiliens filmaient ce qu'il se passait et lui envoyaient leurs vidéos (dont Pedro Salas, présent dans LA CORDILLÈRE DES SONGES). Quand la pandémie s'est calmée, il s'est rendu avec son équipe à Santiago pour filmer en deux temps les événements. Le premier tournage a duré huit semaines et le second trois. *"Ce processus est très courant dans le cinéma documentaire : s'ouvrir à une réalité, la filmer, et en être partie prenante à la fois. [...] Nous avons pu choisir des personnages, des situations, des lieux, comme s'il s'agissait d'un film de fiction."*



Né en 1941 à Santiago du Chili, Patricio Guzmán a d'abord fait des études à l'École de théâtre de l'université du Chili, puis aux facultés d'histoire et de philosophie, mais il a dû abandonner pour des raisons financières. C'est pourquoi il choisit de partir à Madrid au milieu des années 1960, pour étudier à la prestigieuse École officielle de ciné et se spécialiser dans le documentaire, tout en travaillant pour l'un des plus grands studios de publicité d'Espagne.

En 1971, mû par les bouleversements en cours au Chili, Patricio Guzmán décide de retourner dans son pays natal et sort l'année suivante son premier long-métrage documentaire, *El primer año*, sur les douze premiers mois du gouvernement de Salvador Allende. Il est remarqué par Chris Marker, de passage à Santiago, avec lequel il va développer une relation étroite. Fasciné par le projet révolutionnaire socialiste et pacifiste d'Allende, Guzmán réalise alors la trilogie documentaire *La Bataille du Chili*. Chris Marker va l'aider à produire le film, lui fournissant notamment de la pellicule pour tourner cette œuvre majeure, dont le tournage est interrompu le 11 septembre 1973, jour du coup d'État de Pinochet. Arrêté et enfermé durant deux semaines au Stade national, menacé d'exécution, Guzmán parvient à s'exiler grâce à sa double nationalité espagnole. Il s'installe à Cuba, puis en Espagne et finalement à Paris, d'où il va réaliser de nombreux films, comme *En nombre de Dios*, sur l'opposition de l'Église catholique à la dictature et les mouvements de masse de 1985, ou *La cruz del Sur* sur la religiosité populaire en Amérique latine.

Dès 1997, il retourne au Chili et commence à combler les manques de l'histoire avec *Chile, la memoria obstinada*. Suivent *El caso Pinochet* sur les procès contre le dictateur, ainsi qu'un portrait intitulé *Salvador Allende*. Il va continuer sa fascinante exploration de la mémoire récente de son pays dans sa trilogie composée de *Nostalgia de la luz*, *El botón de nácar* et *La cordillera de los sueños*, avant de signer *Mi país imaginario*, qui revient sur l'explosion sociale de 2019. Multipliant les masterclass, les rencontres avec les étudiants et les cinéphiles, Patricio Guzmán est aussi enseignant, artiste désireux de transmettre, et président du Festival international du film documentaire de Santiago du Chili (FIDOCS), qu'il a fondé en 1997.

Entretien avec Patrizio Guzman, propos recueillis par Clément Puget, Maître de conférences à l'université Bordeaux Montaigne:

Comment s'est passée l'écriture de MON PAYS IMAGINAIRE ? Dans vos films précédents, on a le sentiment que vous saviez dès le départ ce que vous alliez raconter. Là, ce n'était pas possible, vous deviez avancer au gré des événements politiques qui ont agité le Chili.

Écrire sans savoir ce qui va se passer, c'est la chose la plus importante dans le cinéma documentaire. Essayer de s'imaginer l'avenir d'une situation qui n'en finit pas de se terminer... On est devant une vague dont on ne sait pas où elle déferlera, ni dans quelle direction elle s'orientera finalement au moment de se briser. On plonge, comme en immersion dans le présent, sans savoir où cela s'arrêtera. C'est ce qui m'est arrivé au Chili lors de la grande explosion sociale d'octobre 2019. Une énorme contestation populaire s'est développée, comme une montagne, et a bouleversé l'histoire du pays.

Nous n'étions pas sur place au début, et le covid nous a vite empêchés de voyager. Mais beaucoup d'amis chiliens tournaient et nous envoyaient le fruit de leurs travaux. Un an plus tard, lorsque la pandémie s'est enfin calmée, j'ai pu, avec mon équipe, me rendre à Santiago et nous avons filmé à notre tour, en deux temps, en suivant les événements. Ce processus est très courant dans le cinéma documentaire : s'ouvrir à une réalité, la filmer, et en être partie prenante à la fois. Le premier tournage a duré huit semaines et le second trois. Nous avons pu choisir des personnages, des situations, des lieux, comme s'il s'agissait d'un film de fiction.

En tournant à Santiago, pour avant tout être un témoin de l'Histoire en train de s'écrire, avez-vous pensé à 1970, quand vous filmiez Allende et le soulèvement de l'Unité Populaire ? Dans quel état d'esprit étiez-vous par rapport à ce passé, ce vécu, cette blessure aussi ?

L'une des choses qui m'a le plus marqué pendant ce tournage a été de réentendre les slogans de l'Unité Populaire d'Allende, c'est-à-dire d'écouter la même « bande son » qu'il y a 50 ans. C'était très surprenant et très émouvant... Comment était-ce possible de revenir si loin en arrière ?... Comment les gens pouvaient-ils se souvenir de ces mêmes mots ?

Dans LA BATAILLE DU CHILI, que j'ai tourné entre 1972 et 1979, je faisais appel à la musique du groupe 'Quilapayun', très symbolique de cette période pour tous les Chiliens. Dans MON PAYS IMAGINAIRE, j'ai repris certains de ces thèmes. Une émotion rare et belle accompagne toujours ces mélodies.

MON PAYS IMAGINAIRE s'ouvre avec les réminiscences de la victoire d'Allende en 1970 et se referme avec une autre élection présidentielle, celle d'un jeune leader de gauche...

Salvador Allende a fait naître pour toute ma génération le rêve d'une société meilleure et d'une vie meilleure pour tous. Quelque chose de similaire s'est produit avec la victoire de Gabriel Boric. Le vieux rêve populaire d'une société plus juste s'est réveillé. Pour moi c'est un espoir comparable, même si on ne sait pas encore comment et s'il se concrétisera.

Le tournage des extérieurs rue en caméra portée, au coeur du chaos et du combat, a dû être d'une grande complexité. Comment avez-vous préparé ce moment et comment l'avez-vous vécu ?

J'ai appris à filmer dans la rue avec Jorge Müller Silva – le premier chef opérateur de LA BATAILLE DU CHILI, disparu en novembre 1973. A l'époque, tous les deux, nous courions après les événements sans nous soucier de la sécurité ni même savoir où nous allions finir. Ce fut une période passionnante de tournage de rue, pleine d'imprévus et de surprises comme pouvait nous l'offrir le cinéma documentaire. Le tournage de MON PAYS IMAGINAIRE été assez différent tout de même, car j'ai 80 ans aujourd'hui et que la police est encore plus violente qu'hier. Mais je travaille avec bonheur» *Dossier de presse Pyramide.*